

LA
BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

XV

La rédaction du *Serpenteau* et l'influence de madame de Charmière avaient fortement gâté l'esprit et le cœur de Valnoir, mais elle n'en avait pas fait un lâche.

S'il avait eu le temps de réfléchir, peut-être aurait-il hésité à s'exposer pour une inconnue d'allures suspectes ; mais le premier mouvement l'emporta, et il ne vit qu'une jeune fille charmante attaquée par un bandit.

"Attends, gredin !" cria-t-il en courant droit à l'homme.

En quelques secondes il fut sur lui et le saisit à la gorge.

"Lâchez-moi, mille tonnerres !" cria le misérable en laissant tomber le fusil qu'il tenait à la main.

Avec beaucoup de présence d'esprit, Valnoir ramassa l'arme et mit l'homme en joue en lui criant :

"Au large ! ou je te casse la tête."

"Mais c'est moi qui devrais te dire de passer au large," répondit une voix avinée.

L'inconnue avait profité de la surprise du coquin pour se dégager, et s'appuyait toute tremblante contre un arbre.

Valnoir s'approcha en croisant la baïonnette, et vit alors à qui il avait eu affaire.

L'assaillant n'était autre qu'un garde national ivre à ne pas se tenir sur les jambes.

"Pourquoi attaquez-vous cette femme ? lui demanda Valnoir assez satisfait au fond de ne pas se trouver en face d'un ennemi plus redoutable.

"J'attaquais pas, j'arrêtais."

"Et de quel droit l'arrêtez-vous ?"

"Eh bien ! quoi ! puisque je suis de service, c'est pour arrêter le monde. A quoi que ça servirait donc d'avoir fait une révolution, si un brave de la 7^e du 322^e ne pouvait pas mener une femme au poste ?"

Tout en proclamant cette étrange théorie, l'ivrogne avait saisi le bout du fusil et cherchait à l'arracher des mains de Valnoir, qui crut le moment venu d'en finir.

D'un coup de poing vigoureusement appliqué, il envoya le défenseur de l'ordre rouler dans le fossé, et courut à la jeune fille.

Elle n'était pas encore tout à fait revenue de sa frayeur, mais elle trouva la force de tendre la main à son libérateur, qui la conduisit jusqu'au quai, où il la fit asseoir sur un banc pendant que l'ivrogne essayait en jurant de se relever.

Sans s'occuper davantage de ce gredin, Valnoir posa son fusil à côté de lui et tira de sa poche un flacon de sels qu'il voulut faire respirer à l'inconnue.

Il avait écarté doucement ses cheveux qui retombaient en boucles sur son front, et il admirait l'étrange beauté de ce visage pâle, à peine entrevu le jour du duel, quand la jeune fille, qui le regardait avec une attention profonde, se leva brusquement.

"Où avez-vous, mademoiselle ?" lui demanda Valnoir étonné.

Il voulut lui prendre encore la main, mais elle le repoussa d'un geste qui exprimait l'horreur et le dégoût.

L'ami de madame de Charmière n'était pas habitué à inspirer une répulsion aussi énergiquement caractérisée, et après le premier moment de surprise, il éprouva une irritation très-vive qu'il ne put s'empêcher d'exprimer.

"Vous avez une singulière façon de remercier les gens qui vous rendent service, dit-il d'un ton sec. Savez-vous, la belle, que j'ai bien envie de vous confier à cet aimable ivrogne qui vous appelle la-bas ?"

La jeune fille ne répondit pas, mais elle leva fièrement la tête et le regarda fixement comme pour lui dire :

"Faites-le donc, si vous l'osez !"

Les arbres du cours n'étaient pas leur ombre jusque sur le quai, et la nuit était assez claire pour que ce jeu de physionomie fût visible.

L'inconnue était si belle ainsi, que Valnoir eut un remords et voulut se faire pardonner sa grossièreté.

"Pai tort, mademoiselle, dit-il d'une voix douce, et je conçois que j'ai pu vous blesser, mais pourquoi me traitez-vous ainsi ?"

L'éclair des grands yeux noirs s'éteignit, mais ce fut tout.

"Je ne suis pas tout à fait un étranger pour vous, reprit Valnoir en se rapprochant un peu. Je vous ai vue une fois déjà dans une circonstance douloureuse et je sais votre nom."

"Vous vous appelez Régine."

La jeune fille fit un pas sur la route.

"Pourquoi refusez-vous de me répondre ?" demanda l'amant de Rose, qui ne comprenait plus rien à ce silence obstiné.

Régine s'éloignait toujours.

"Je crois en vérité qu'elle est muette," dit à demi-voix Valnoir en se rapprochant.

La jeune fille s'arrêta court et fit un geste qui signifiait : — Partez !

"Voilà qui devient curieux ! murmura Valnoir stupéfait.

"Comment se fait-il que ce saltimbanque n'ait rien dit de cela ?"

Le saltimbanque l'avait dit, mais il l'avait

dit à Podensac, et ni le rédacteur en chef du *Serpenteau*, ni son acolyte Taupier n'avaient écouté ses confidences.

"Bah ! elle n'est peut-être pas sourde, et nous allons bien voir."

Après avoir fait tout bas cette réflexion, Valnoir reprit en touchant le bras de Régine, qui tressaillit au contact :

"Mademoiselle, je ne sais pas si vous m'entendez, mais je vous prévins que, malgré le désir que vous exprimez très-clairement de vous débarrasser de moi, je suis parfaitement décidé à vous reconduire chez vous, ou ailleurs, à votre choix."

"Je n'ai nullement l'intention de vous offenser, mais je ne puis pas vous laisser errer seule à pareille heure sur des quais déserts."

"Je vous accompagnerai donc jusqu'à ce que vous soyez à l'abri des mauvaises rencontres."

Régine s'était arrêtée et le regardait comme si elle eût suivi le mouvement de ses lèvres.

"Je vous ferai remarquer, d'ailleurs, continua Valnoir, qui crut l'avoir persuadée, que si vous voulez cacher le but de votre promenade nocturne, vous vous y prenez fort mal."

"Où que vous alliez dans ce costume, et surtout par le temps où nous vivons, vous serez certainement arrêtée, comme vous avez déjà failli l'être deux fois."

"Ne niez pas ! je vous suis depuis la place de la Madeleine, et je vous ai vue sur le banc où les gardiens de la paix sont venus vous protéger."

"Or, quand vous serez tombée entre les mains d'une patrouille ou d'un agent de police, votre secret sera, ce me semble, très-compromis."

La jeune fille fit de la main un signe que son protecteur volontaire prit pour un consentement, et se mit à suivre rapidement le quai dans le sens du cours de la Seine.

"C'est trop fort ! s'écria Valnoir en marchant obstinément à côté d'elle ; c'est trop fort ! et l'histoire est trop curieuse pour que je ne tienne pas à en avoir le cœur net."

Plus il avançait dans cette aventure, assurément fort inattendue, plus il se perdait en conjectures, et plus il avait envie d'aller jusqu'au bout.

Avant de se lancer dans la politique, il avait écrit des romans, et il lui était resté de son ancien métier un fonds d'imagination qu'il ne trouvait guère l'occasion de dépenser dans sa liaison avec madame de Charmière.

Rose, qui excellait dans la conduite des affaires de cœur, manquait absolument d'imprévu, et chez elle les querelles et les tendresses alternaient avec une régularité désespérante.

Valnoir, faible comme tous les amoureux, s'accommodait de ces relations aussi réglées qu'un bordereau d'agent de change, mais le naturel revenait au galop depuis que l'ex-romancier se retrouvait en présence du charme de l'inconnue.

Ce n'était que de la curiosité, et son ardeur pour madame de Charmière n'y avait rien perdu ; seulement c'était de la curiosité surexcitée jusqu'à la passion.

Tout en marchant, il observait Régine, qu'il avait peine à suivre tant elle se hâtait, et il s'exasperait de ne rien lire sur son visage.

La jeune fille ne se retournait plus. Elle avançait en ligne droite, et ses yeux fixes semblaient regarder un but invisible pour son persécuteur.

Le quai de Billy fut parcouru d'un pas qui s'accélérait toujours, et le Trocadéro était déjà dépassé quand Valnoir fit une dernière tentative.

"Régine ! ma chère enfant ! arrêtez-vous, je vous en supplie ! dit Valnoir d'une voix émue ; la route est déserte et vous menez au mur d'enceinte ; les portes sont fermées depuis le siège. Évidemment, vous suivez ce chemin pour me laisser, et vous n'y parviendrez pas."

"Revenez avec moi, et je vous donne ma parole d'honneur de vous remettre entre les mains de votre tuteur, de ce Pilevert qui vous a élevée."

Régine ne parut pas entendre. Ses traits immobiles n'exprimaient rien qu'une sorte d'exaltation intérieure.

On aurait dit une somnambule qui marche sans voir la terre où elle pose son pied.

Passy fut dépassé, puis le quartier d'Auteuil qui touche au pont de Grenelle.

Les rares passants qu'on avait rencontrés ne s'étaient pas occupés de ce couple, dont l'allure éveillait l'idée d'un jeune ménage pressé de regagner son domicile.

La colère commençait à prendre Valnoir ; une colère froide faite de lassitude et surtout d'orgueil froissé.

Encore quelques minutes et ils allaient arriver à la porte du Point-du-Jour.

L'amant de Rose ne se souciait nullement d'être forcé d'expliquer sa singulière équipée aux gardes nationaux de service aux remparts.

"Décidément, dit-il en serrant les dents, il paraît que vous ne voulez pas m'écouter."

"Eh bien ! puisque vous tenez à vous faire arrêter, c'est moi qui vais m'en charger."

Et il saisit brusquement le bras de Régine.

La jeune fille se dégagea d'un bond et se jeta, en courant de toutes ses forces, dans une ruelle qui s'ouvrait à gauche de la route.

Valnoir la poursuivit ; mais il était fatigué, et la fugitive arriva sur le quai avant qu'il réussit à l'atteindre.

Le viaduc du chemin de fer de ceinture dressait devant eux ses arches colossales, et la rive était encombrée par des embarcations de toute forme et de toute grandeur.

"Sacré-bien ! elle va se jeter à l'eau," cria Valnoir en voyant qu'elle se lançait sur ce plancher flottant.

Il la suivit en sautant de barque en barque, et il arriva en même temps qu'elle dans un canot plus avancé dans la Seine que les autres.

Au moment où il saisissait son manteau, Régine s'échappa de ses mains par un effort suprême et se précipita dans le fleuve.

XVI

Valnoir était tellement surexcité, qu'il fut sur le point de se jeter à l'eau après la fugitive.

Les actions violentes ont le pouvoir de réagir sur le moral, et telle résolution extrême dont on serait incapable quand on se promène tranquillement, vous vient tout naturellement après une course éfrénée.

Un soldat, sous le feu, enlève en trois enjambées une barricade qu'il mettrait cinq minutes à franchir de sang-froid.

De même, le rédacteur en chef du *Serpenteau*, qui, deux heures plus tôt, n'aurait peut-être pas jeté son cigare pour sauver la vie à Régine, faillit sauter dans la Seine, uniquement parce qu'il s'était échauffé de corps et d'esprit en poursuivant la jeune fille.

La réflexion, il est vrai, le calma promptement, et il s'arrêta à temps ; mais enfin il avait hésité au moins une minute.

La chute de Régine avait fait très-peu de bruit, et d'ailleurs le quai paraissait absolument désert, de sorte qu'il ne fallait pas compter sur un secours étranger.

Du reste, Valnoir, déjà refroidi, se souciait médiocrement d'appeler à son aide.

Il lui aurait fallu expliquer ce qu'il faisait là et raconter tout au long cette aventure aussi ridicule que tragique.

Pendant qu'il faisait rapidement toutes ces réflexions, il crut voir le corps de la jeune fille reparaitre sur l'eau à quelques mètres du canot.

Un remords le prit, et il pensa alors à ramer vers la noyée.

Il se baissait pour détacher l'embarcation, quand il s'aperçut que c'était chose faite.

L'élan de deux personnes lancées à toute vitesse et tombant à la fois dans cette coquille de noix avait rompu la corde qui l'attachait, et le canot s'en allait à la dérive.

"Bon ! pensa Valnoir revenu tout à coup à son premier mouvement, j'arriverai plus vite."

Un coup d'œil rapide lui avait montré un point noir flottant à la surface.

Il était encore temps.

Le journaliste, avant de devenir un homme politique, avait assez fréquenté les parages de Bougival pour acquérir des notions suffisantes sur l'art du canotage.

"J'aurai bien du malheur si je ne la repêche pas," murmura-t-il en cherchant les avirons qui manquaient au bordage.

Mais il eut beau explorer le fond du bateau, il n'y trouva rien qui ressemblât à une rame.

Il se releva vivement et tâcha de saisir une des barques voisines.

Elles étaient déjà trop loin, et il fallut renoncer à l'espoir de s'y accrocher.

Le courant n'était pas très-fort auprès de la rivière, mais les mouvements brusques de Valnoir avaient déjà poussé l'embarcation fort au large, et, dans le milieu de son lit, la rivière roulait assez d'eau pour l'entraîner rapidement.

Le viaduc se dressait devant l'amant de Rose, qui commençait à s'inquiéter des suites de son équipée.

Il n'avait aucun moyen de diriger le canot que le cours du fleuve conduisait vers l'arche centrale.

Mais il lui restait l'espoir de saisir en passant un des anneaux de fer rivés dans les piles, et il se tint prêt à utiliser cette ancre de salut.

L'ombre du pont colossal s'étendait au loin sur la Seine, et le corps de Régine avait disparu.

Valnoir pensa que la pauvre fille était noyée, et il ne s'occupa plus que de lui-même.

Plus le viaduc se rapprochait, plus le courant augmentait de force, et le bateau fut emporté très-rapidement sous la voûte.

Valnoir se tenait d'une main au bordage et de l'autre tâchait d'accrocher un point d'appui.

En s'allongeant beaucoup, au risque de faire chavirer le canot, il atteignit les pierres de la maçonnerie, mais ses doigts glissèrent sur leur surface polie, et les anneaux, placés trop haut ou trop bas, lui échappèrent.

En quelques secondes, l'arche fut franchie, et Valnoir, fatigué de ses efforts inutiles, allait se laisser retomber au fond de la barque, lorsqu'il aperçut une masse noire qui barrait la rivière un peu plus bas.

L'espoir lui revint en se rappelant qu'on avait planté là tout récemment des pilotis pour s'opposer aux tentatives nautiques des Prussiens, et que cet obstacle devait forcément arrêter le canot.

Mais il avait compté sans les nécessités de la défense. Pour faciliter les manœuvres des canonnières et des batteries flottantes, on avait laissé un passage libre au milieu du barrage, et, par malheur, la barque était entraînée tout droit vers cette ouverture.

Si le navigateur forcé avait eu en sa possession un instrument quelconque, ne fût-ce qu'un simple bâton, il aurait encore eu quelque chance de se retenir à un des pieux de l'estrade ; mais le canot ne contenait absolument rien que deux banquettes solidement clouées.

On en avait enlevé jusqu'au gouvernail, dont Valnoir, à défaut de rames, aurait pu se servir pour modifier la direction.

Au moment où, bien malgré lui, il passait juste au milieu de la porte d'eau, il eut un moment de vive émotion en voyant flotter à sa portée un objet dont il ne pouvait distinguer la forme.

Croyant mettre la main sur un point d'appui, il se pencha et saisit le manteau de Régine qui était resté sur l'eau.

Valnoir reconnut sur-le-champ ce vêtement et le jeta au fond de la barque, en pensant que c'en était fait de la jeune fille. Il ne se demanda pas ce qu'était devenu le corps, car le moment eût été mal choisi pour se livrer à de longues réflexions.

La situation devenait très-grave.

Tant qu'il avait navigué en deçà de l'enceinte, l'amant de madame de Charmière ne courait pas de grands risques.

Le pis qui pouvait lui arriver, c'était d'être forcé d'appeler au secours et d'expliquer les motifs de sa promenade sur la Seine à des soldats ou à des gardes nationaux.

Maintenant, il venait de dépasser la ligne des fortifications, et le courant l'entraînait lentement, mais sûrement, vers des dangers beaucoup plus sérieux.

Valnoir, fort au courant des nouvelles militaires, en sa qualité de journaliste, savait parfaitement que les Prussiens occupaient déjà la rive gauche de la Seine, et le fleuve faisait assez de détours pour que la barque, livrée à elle-même, eût grande chance d'aller aborder en pays ennemi.

C'était le renversement de tous les projets d'avenir politique du rédacteur en chef, et, ce qui le désolait encore davantage, c'était de perdre Rose.

D'ailleurs, on racontait que les prisonniers étaient expédiés au fond de l'Allemagne, et la perspective de passer l'hiver dans quelque bourg perdu de la Poméranie était désolante pour un homme dont la vie, les amours et l'ambition tenaient si étroitement au boulevard des Italiens.

Valnoir envisageait tristement cette chance ; il pensait aussi que les tirailleurs français et prussiens garnissaient les bords de la Seine, et qu'il allait bientôt se trouver entre deux feux.

Il s'étonnait même d'avoir pu franchir sans accident l'espace qui s'étendait entre le viaduc et les fortifications.

Le bruit sec d'un coup de fusil interrompit ses réflexions, et une bulle vint frapper l'eau à quelques mètres de la barque.

On avait tiré sur lui du bastion du Point-du-Jour qu'il venait de dépasser.

Le premier mouvement de Valnoir fut de se coucher au fond du canot.

Il était brave, dans le sens qu'on donne assez légèrement à ce mot, c'est-à-dire qu'il ne refusait pas de se battre avec les gens qu'il insultait, et qu'il se tenait convenablement sur le terrain ; mais il n'était pas assez maître de ses nerfs pour ne pas saluer les balles quand personne ne le regardait.

L'idée qui lui vint ensuite fut d'appeler et de se faire reconnaître comme Français ; mais il n'était pas bien sûr d'être compris, et ses cris pouvaient fort bien attirer sur lui une décharge générale.

Il crut plus prudent de se laisser dériver encore un peu et de se fier à sa bonne étoile.

Pour le moment, la barque suivait le milieu de la rivière ; la nuit était assez sombre, et, en se tenant coi, Valnoir avait des chances pour éviter les projectiles, jusqu'à ce qu'une heureuse direction du courant le poussât vers la rive droite.

Malheureusement, le coup de feu parti du bastion avait réveillé les tirailleurs dispersés sur les berges, et la fusillade commençait à pétiller.

Le danger n'était pas immédiat, car l'engagement avait lieu un peu plus bas ; mais, dans quelques minutes, la barque, qui suivait lentement le fil de l'eau, allait se trouver fort exposée.

Valnoir s'était assis à l'arrière et il regardait autour de lui avec inquiétude, quand il crut distinguer en avant et à droite un nageur qui cherchait à aborder en terre française.

Cette fois, il n'y tint plus et il cria de toutes ses forces :

"A moi ! à moi !"

Mais, soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il eût ses raisons pour ne pas obtempérer à l'invitation, le nageur, au lieu de s'arrêter, accéléra ses mouvements, et disparut presque aussitôt dans les saules qui bordaient la rive.

Valnoir aurait bien voulu faire comme lui, mais dans ses exercices de canotier il avait négligé la natation, et il était incapable de faire dix brassées.

Mieux valait encore tomber entre les mains des Prussiens que de se noyer, et bien lui en avait pris déjà de n'avoir cédé à son premier mouvement en se jetant à l'eau après Régine.

Par contre, il regretta bientôt d'avoir appelé, car trois ou quatre coups de fusil partirent de la rive gauche, et un bruit sec et mat l'avertit que les balles avaient frappé l'avant du canot.

Valnoir se coucha encore une fois et ne bougea plus.

En ce moment, il regrettait amèrement la sotte fantaisie qui l'avait poussé à suivre Régine, et il aurait donné volontiers la pleine et entière propriété du *Serpenteau* pour que le bateau obliquât à droite.

Mais il crut, au contraire, s'apercevoir qu'il tendait plutôt vers le côté opposé, et surtout qu'il filait moins vite.

Le courant était cependant à peu près le même, mais l'embarcation semblait alourdie.

Valnoir cherchait dans sa tête l'explication de ce phénomène, quand il sentit une fraîcheur très-vive.

Il allongea la main et la retira mouillée.

Il tâta encore et ne put retenir un cri de désespoir.

L'eau entra par l'avant, et le canot commençait à s'enfoncer lentement.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro)